

THESE de THIERRY THEULE 1996 (extraits)

Les autres tagueurs de Perpignan

Au sortir de cette carte la simple observation nous révèle que :

- Toutes les zones ne sont pas égales devant la pratique
- Une zone émerge largement concernant l'occupation territorialisée de la ville

C'est le rapport spatial urbain classique de circulation automobile ou piétonne qui est tout d'abord surpris: en marge des avenues se trouvent attentionnées les rues, en marge des rues se sont les passages, les traverses qui dominant, et au dessus des boulevards ou des routes au sortir de la ville, se trouvent attentionnés les bas-côtés, les terrains vagues, les bordures. Ainsi les traverses : celle des " Quatre Cazals " qui longe l'avenue de la gare (zone 5), traverse en marge des flux de circulation qui s'ouvre au milieu des habitations et tout le long de laquelle règne un profond silence, comme épargnée du tumulte avoisinant (l'avenue est seulement à quelques mètres !) : 200 mètres de ciment et de murs recouverts de tags, de graffs, de messages et signes d'une animation différente, de rencontres feutrées pourrait-on dire; un passage qui date du Moyen - Age où coulait un petit ruisseau et qui aujourd'hui n'est utilisé que par quelques riverains; deux mondes se côtoient en parallèle.

Il en est ainsi des bordures, souvent en hauteur des routes nationales expulsant l'automobiliste hors de la ville : route d'Argeles, à peine sorti de Perpignan (zone 9), que sur un terrain vague sur le côté de la route, des murs sont investis par les graphes, sortes de bornes de signalisation ou de publicités qui obligeraient presque à s'arrêter ... s'ils étaient visibles de la route (vitesse et concentration des conducteurs qui laissent derrière eux les dernières images de la ville). De l'autre côté de la ville d'autres bordures d'où le spectacle est visible cette fois, sur la nationale qui mène d' Andorre à Perpignan (zone 11) : en hauteur, l'automobiliste ne peut manquer les 200 mètres de graffs qui s'allongent le long de la voie.

Après on peut voir le chantier laissé à l'abandon : en pleine ville (zone 1) cette fois existe un site excentré près d'entrepôts, lieu de rendez-vous caché aux regards pour tous les groupes de tagueurs (" posse "); il y a NOAR, AKI, KOS et leurs graphes, un nombre incalculable de tags. Et surtout il y a la " rencontre " : un graff MAFIA 2 (*Barcelona crew para D.J LOIS en Perpignan*). Et l'on pourrait évoquer les ruisseaux, les quais, les canaux, haut lieux du tag et des graffs, sans oublier la gare, lieu d'excellence. Tous ces lieux-sîtes font graviter un ensemble de petits endroits, de bouts de lieux réattentionnés dans les rues : boîtes aux lettres, portes, panneaux, murettes, devantures ...

Histoire d'une triade symbolique : l'écrit, le nom, le lieu

Trois instances se détachent du "tag" en tant que forme symbolique : l'écrit, le nom, le lieu. Elles font références directement aux trois registres sociaux que sont la communication, l'identité, le rapport à l'espace.

En tant qu'Écrit le tag paraît archaïque, style brût malgré l'originalité de certaines formes, son support (le mur, les façades) est primaire, il vise le moi-peau de la ville, coquille de vie de ces adolescents. Ni graffiti politique ou expérience artistique réfléchi a priori (voir le mouvement support-surfaces par exemple), le tag n'existe que comme la geste d'adolescents en prise avec cet autre instance symbolique qu'est le Nom, prélude au problème de l'identité si sensible chez eux : le tag est en effet une signature, inventée pour l'occasion et déclinée sans freins tout le long de l'espace urbain. Un pseudonyme travaillé, fantasmé, complexifié afin d'être présenté aux yeux de tous dans le hall d'exposition du grand urbain. Dans cette pratique il y a détournement du nom dans son assignation (l'état civil) pour la création d'une identité plus proche du moi de l'adolescent. Et c'est dans la ville, espace institué de Lieux que se déroule la représentation sociale : souvent il y a concentration de ces signatures sur certains lieux publics, populaires et fréquentés ; souvent il y a diffusion en des lieux quasi inaccessibles (quais, toîts, terrains vagues) comme si une autre socialité ("souterraine" diront certains, ou moins évidente) était en jeu. En prise directe avec la subjectivité du tagueur s'élève une ville, la ville des tags...

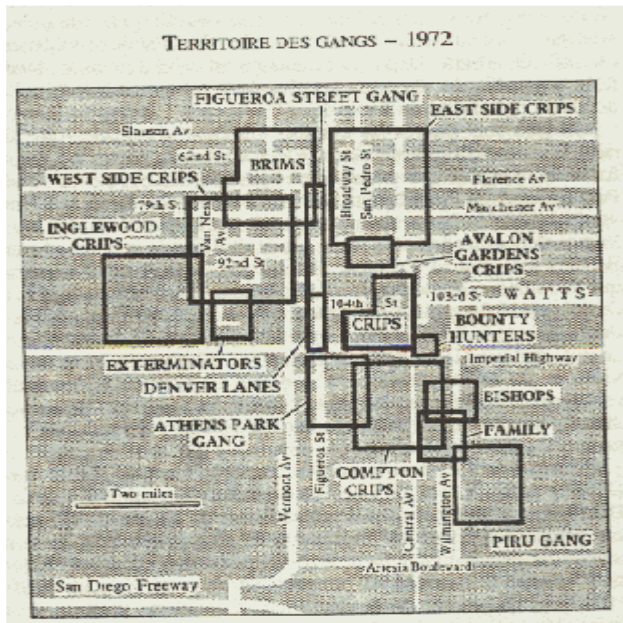
Nous allons tenter d'aborder le phénomène tag en ayant recours aux analyses déjà effectuées en ce domaine par divers observateurs ces dernières années tout en ayant ce point de vu particulier du poids symbolique de ces 3 instances que sont l'Écrit, le Nom, le Lieu dans cette pratique. En tant que symboles ils renvoient aux registres vécus de la Communication (culture ?), de l'Identité, de la Spatialité (...mobilité...) nous semble t-il.

Priorité à l'espace et cette instance symbolique du **Lieu**

Histoire d'une triade symbolique : 1) Le lieu

a) L'appropriation de l'espace.

Pour certains auteurs le tag est à ranger dans la catégorie des graffitis urbains dont la particularité est de " se situer stratégiquement aux points vulnérables de la ville (...) il est ponctuation, commentaire distancié de la débâcle urbaine " (1). Du graffiti, le tag se distingue en tant qu'il s'affirme " marquage du territoire, d'une identité à jamais perdue dans la mégalopolis " (2). Si le graffiti s'est chargé en Mai 68 d'un certain lyrisme, avec New York, terroir nourricier du tag, le graffiti s'est donné une problématique urbaine avec le tag, le visuel l'emporte sur l'écrit, l'apparaître sur le discours . Pour A. Leandri (3), les graffitis urbains sont des signes, des marques d'appropriation territoriale, apparaissent là où la distance mentale entre les individus et les groupes est à son point extrême, dans les ghettos des mégalofoles. Dans ces conditions il ne peut être question de " communiquer " quoi que ce soit, si ce n'est qu'on existe ici et maintenant , pour ses " potes ", son entourage ou sa famille. Le graffiti n'a de limites que les supports-surfaces de l'espace. Dans nos sociétés hyperurbanisées il est une parole de la ville, tatouage mural de ce corps immense et morcelé. Il peut être d'ailleurs le révélateur d'une situation paroxystique : durant l'été 1996, l'acteur et photographe Denis HOPPER, nous donnera une vision terrible de cette ville infini qu'est Los Angeles, occupée, balisée, ghéttoisée en son centre par des gangs dont les tags sont les emblèmes et les délimitations territoriales (4) :



Histoire d'une triade symbolique : 1) Le lieu

La pratique du tag correspondrait " à la possession symbolique de l'espace urbain " (6). Essayons de comprendre dans notre étude.

- la symbolique du lieu

La typologie des quartiers, l'imaginaire de la rue, l'identité sensible de chaque tagueur est pour beaucoup dans les disparités que nous avons rencontrées dans l'investissement de la ville par les marques, les traces. Une façon d'étudier la dimension spatiale du phénomène tag est de porter attention sur cette obsession du lieu - murs, facades, portes, panneaux - qui s'y lit.

Les lieux, au sens anthropologique du terme, sont identitaires, " correspondent à un ensemble de possibilités, de prescriptions et d'interdits dont le contenu est à la fois spatial et social "(7), relationnels, " en un même lieu peuvent coexister des éléments distincts et singuliers, certes, mais dont on ne s'interdit de penser ni les relations ni l'identité partagée que leur confère l'occupation du lieu commun "(8), et historiques, " historiques enfin, le lieu l'est nécessairement à compter du moment où, conjuguant identité et relation, il se définit par une stabilité minimale. Il l'est pour autant que ceux qui y vivent peuvent y reconnaître des repères " (9). Ces lieux sont géométriques, ils se formalisent en des itinéraires, des carrefours ou alors des centres qui peuvent partiellement se recouvrir.

D'un point de vue phénoménologique, les fondements de l'identité sont mis en place par le rapport aux lieux que nous entretenons tous : le philosophe Gaston Bachelard (10) s'est attaché à rendre compréhensible le rapport particulier qui nous lie tous aux lieux, du foyer familial aux lieux de fins de vie. Pour lui, il est clair que l'habitat, la maison, les lieux vécus en général sont empreints d'une symbolique forte où raison et sensations opèrent ensemble. Pour lui, dès l'enfance notre relation au lieu se fômente (par l'investissement affectif, nos actions) et s'intériorise pour, à l'âge adulte, s'extérioriser dans la quête d'un chez-soi qui tendra toujours à reconstituer le lien originel. Pour lui, la maison de l'enfance est un lieu aux multiples significations (imaginaires et sensations) : ainsi la chambre est symbole de rêverie pour l'enfant, le grenier d'évasion, la fenêtre d'attente à la tiédeur de la cheminée, le coffre-fort d'antiquité, l'armoire à linge de souvenirs soigneusement rangés... l'enfant visite et s'approprie intimement la maison qu'il peuple de tous ses êtres, peurs ou attentes, de son imaginaire. Un imaginaire qui s'extériorise à l'adolescence (passage où stimuli de l'environnement et pulsions de l'être se rencontrent) pour définitivement se configurer dans la socialité à l'âge adulte.

Ici, La ville, comme la maison de l'enfance, à la valeur totalisante des espaces intimes pour l'adolescent des villes de la fin XXème siècle. Et dans l'ouvrage qu'il compose, Gaston Bachelard laisse échapper quelques remarques fort pertinentes sur les conditions de développement d'un rapport intimité à l'espace aujourd'hui, pour les citadins : " *A Paris il n'y a pas de maisons. Dans des boîtes superposées vivent les habitants de la grand'ville...La maison n'a pas de racines. Chose inimaginable pour un rêveur de maison, les immeubles n'ont pas de caves . Du pavé jusqu'au toit, les pièces s'amoncellent et la tente d'un ciel sans horizons enclôt la ville entière. Les édifices n'ont à la ville qu'une hauteur extérieure. Les ascenseurs détruisent l'héroïsme de l'escalier. On n'a plus guère de mérite d'habiter près du ciel. Et le chez soi n'est plus qu'une simple horizontalité. Il manque aux différentes pièces d'un logis coïncé à l'étage un des principes fondamentaux pour distinguer et classer les valeurs d'intimité. Au manque de valeurs intime de verticalité il faut adjoindre le manque de cosmicité de la maison des grandes villes. Les maisons n'y sont plus dans la nature. Les rapports de la demeure et de l'espace y deviennent factices. Tout y est machine et la vie intime fuit de toute part* "(11). Et pour lui, c'est en rêvant dans un Paris qui ne peut rêver de soi, en rêvant " d'ailleurs, d'océan, d'étendue ", que l'être réussira la cosmicisation des espaces extérieurs à sa chambre des villes.

Ce besoin d'imaginer et de vivre dans et par le lieu, et qui donnera une dimension essentielle à l'être (son rapport à l'espace) est on ne peut plus présent dans la pratique du tag : les méandres du tagueur dans l'espace urbain, ces circonvolutions qui le ramènent chez lui, ces trajectoires spiralesques ou labyrinthiques dans la ville sont peut-être pour lui la véritable réactualisation d'un rapport intime à l'espace. Et, tel un feed-back, on pourrait remonter à la source de leur imaginaire du lieu, fômenté dès l'enfance, en suivant leurs marques dans la ville comme nous l'avons fait ! (11. bis).

- La dynamique spatiale

Une autre façon d'aborder le tag en tant que pratique spatiale est d'en étudier la dynamique. Nous allons, dans notre cadre restreint, privilégier l'approche psychogéographique d'une dynamique des mythes : Abraham Moles s'est intéressé aux mythes dynamiques " dont le ressort est de briser une loi naturelle classique, en commençant bien sûr par les lois de la "physis", de la Nature, les plus connues, telles qu'elles sont perçues dans l'environnement plus ou moins quotidien de l'homme et de la cité ".

Histoire d'une triade symbolique : 1) Le lieu

D'autre part ces mythes représentent un volonté d'opposition, un " contre " traduit de manière vague, obscure. Comme exemples de mythes dynamiques Moles évoque le mythe d'Icare comme échappatoire aux lois de la pesanteur, vol hors de la terre, le mythe de Babel de la traduction universelle... Enfin l'auteur nous révèle que ces mythes dynamiques dans leur ensemble représentent un volonté d'opposition, un " contre " lié aux faits et objets sociaux dégagés par le sociologue (exemple : grands travaux, conquête de la lune).

Quant on considère le tag et que l'on regarde la carte des trajectoires des tagueurs dans l'espace urbain (voir chapitre ENQUETE), on ne peut que s'intéresser au mouvement qu'elle traduit et peut-être considérer cette mobilité sous l'angle des mythes dynamiques qui la produisent, l'encouragent ou en résulte : en effet n'y a-t-il pas quelques mythes derrière le fait social ?

Par exemple, A. Moles a repéré un mythe dynamique spatial en particulier, celui du Far West : " le mythe du Far West est lié à un problème de psychologie de l'espace, celui de franchir les frontières, d'aller au-delà, c'est l'idée d'errance, de recherche d'affranchissement de la pression sociale " . Une fois que s'institutionnalise un foyer culturel dans l'Est des Etats-Unis la tendance est de s'en échapper, possibilité qu'offre l'étendue du pays à l'Ouest. Et toujours le mouvement vers l'autre cote est manifeste face à la pression ...jusqu'à la clôture de la frontière en 1920 ! Le mythe de l'Ouest est un mythe du " far away " et de l'errance qui rend compte d'une partie de l'histoire des Etats-Unis. A. Moles révèle, par comparaison, que la conquête du continent américain au Nord, bien que manifestant le même souci d'occupation de l'espace, n'est pas motivé par les mêmes éléments (au Canada il s'agit de combattre la nature et non la société).

Phénomène en provenance des Etats-Unis, la pratique du tag n'a-t-elle pas en elle ce commandement à la mobilité qui sous-tend à l'histoire et aux mythes de l'Amérique et qui lui permet de se diffuser dans Paris,

puis en province puis à la campagne (puisqu'il apparaît cette diffusion du tag : nombre d'observateurs témoignent de l'investissement des côtes littorales ou des arrière-pays par les tags au final)? Dans cette pratique de l'espace urbain et ce besoin de s'inscrire, marquer, s'émanciper n'y a-t-il pas "imitatio" par le "rite" (réactualisation, réactivation : la pratique du tag en tant que rite au sens large) de la figure du grand mythe ? Annie Delon, psychologue spécialisée dans les pratiques culturelles adolescentes, pense que les tentatives d'inscriptions des tagueurs et leurs déplacements dans l'espace symbolisent une quête où le fait d'inscrire est celui d'effectuer un choix dans "l'entre-deux" qui sous-tend à la construction identitaire sur la toile de fond que constitue l'origine :

Histoire d'une triade symbolique : 1) Le lieu

Le tag manifeste un passage, une tentative d'inscription, pour que, d'une absence de place, se dessine à travers une trace inscrite, une séparation, un passage vers la place à occuper. Le mythe de la quête de l'origine avec en suspend la figure du père, sont les ressorts de l'action du tagueur dans l'espace urbain, le déplacement signifiant la quête de la place.

Le mythe de "la frontière", du déplacement ne fait-il pas écho aux mythes de l'immobilité que symbolisent les lieux "d'enfermement" dont Michel Foucault nous livre un exemple et qui habitent l'imaginaire occidental : En 1956 un décret fonde l'Hôpital général de Paris destiné à accueillir les pauvres. Bientôt la mesure est étendue à chaque ville du royaume et dans toute l'Europe on trouvera dès lors des lieux d'internement dont le but est en fait d'empêcher la mendicité et l'oisiveté comme sources de tous les désordres. En période de chômage on parque chômeurs et vagabonds en évitant ainsi émeutes et agitation, en période de plein emploi ces hôpitaux sont des lieux où l'on trouve de la main-d'œuvre à bon marché. Il faut noter qu'à cette époque l'oisiveté est un mal punissable : dans l'ombre de la cité bourgeoise naît cette étrange république du bien qu'on impose de force à tous ceux que l'on soupçonne d'appartenir au mal. Ainsi à côté des pauvres et des gueux voisinent les fous et bien d'autres figures.

En définitive c'est l'antique opposition sédentarité/errance des populations qui est réactualisée ici dans cette pratique spatiale du tagueur : "L'organisation spatiale d'un territoire n'est, avant tout, que la forme concrète ou matérielle de l'organisation sociale d'une société donnée" (4). Si bien que les mobilités, l'errance sont toujours plutôt contrôlées car elles ont quelque chose d'anémique dans une société qui vit sur la stabilité de la centralisation sédentaire (8). Or aujourd'hui l'on se rend compte que les mobilités ne sont pas si destabilisatrices mais peuvent elles aussi créer de l'ordre, de l'identité, du sens collectif : "la mobilité transforme le rapport à l'espace et le rapport aux lieux (en tant que support d'une collectivité) mais encore le rapport entre les lieux investis ou pratiqués. Elle induit une multilocalisation de la vie sociale de l'individu" (9). Pour certains auteurs, les espaces (centre-ville, périphérie, pays), comptables des temps sociaux (le quotidien, l'histoire individuelle, la génération), sont des "territoires circulatoires" (10) sur lesquels transitent des populations migrantes (migrants du Maghreb, des pays de l'Est, diasporas mais aussi SDF, travailleurs quotidiens...) qui transforment les formes urbaines établies, estompant sensiblement les figures de la sédentarité et dynamisant l'image de la ville, à commencer par sa forme urbaine. Tant et si bien que l'espace aujourd'hui est investi de signes et de traces identitaires que l'on peut rencontrer sur les bords de chemins, sur lieux vécus ou simplement déambules par les populations mobiles.

NOTES

- 1) A. Leandri, *Graffitis et société*, texte pour l'exposition réalisée par le Centre de Promotion de la Recherche Scientifique de l'université de Toulouse le Mirail et qui fut présentée par la B.P.I. du Centre National d'Art et de la Culture Georges Pompidou, du 29 juillet au 31 août 1981. 2) Idem, 3) Idem,
- 4) La carte ci-après est extraite de Mike Davis, *City of Quartz. Los Angeles ville du futur*, Paris, La Découverte, 1997, trad. Darteville et Saint-Upéry, p. 271. 5) Denis Hopper fait allusion aux guerres des gangs qui font des centaines de morts à Los Angeles dans les années 90 pour de dérisoires bouts de territoires dont les tags sont les marqueurs, in *Graffiti à Los Angeles*, documentaire TV, ARTE, juillet 1996.
- 6) Fontbone Mathieu, *Tag : jeu et enjeu*, Maîtrise de Psychologie, Université Toulouse-Le Mirail, 1994.
- 7) Marc Augé, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992, p. 69. 8) Marc Augé, op. cit., p.70. 9) op. cit., p.71.
- 10) Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 1957, 1994 (6^e édition). 11) La poétique de l'espace, op. cit. 11.bis). Comprendre le tag s'est aussi comprendre l'être de l'action et une possible "socio-analyse" des lieux, au sens Bachelardien, serait sans doute à faire. 12) Abraham A. Moles, " *La production des mythes dynamiques dans la construction de l'imaginaire social* ", Les cahiers de l'imaginaire n° 5/6, Paris, l'harmattan, 1991. 13) Idem
- 14) Voir l'ouvrage, *Tags et graffiti*, Association des Ingénieurs des Villes de France groupe de travail " architecture et bâtiment ", Paris, Editions Sorman, 1992, p. 33. 15) Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1992, p.85.
- 16) " L'entre-deux " selon Daniel Sibony révèle que l'identité est un processus où se déploient des clichés de l'origine, des images de traces déposées dans la mémoire et entre deux images s'ouvre le passage ou le voyage possible. cit. in Annie Delon, *Le tag, tentative d'inscription*, D.U. Naissance et société, Université de Perpignan, 1992. p 23. 17) Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique* in *La folie*, recueil thématique, Univers des Lettres Bordas, 1985, p. 64
- 18) Mariam Roch, " *La spatialisation du social à l'épreuve de la mobilité* ", Espace et société n° 94, l'harmattan 1998, pp. 135-152. 19) Mariam Roch, op. cit., p. 138. 20) (communication pour le cycle de conférences " Déplacements et lien social ") Ministère de l'équipement, Paris, 1997. 21) Mariam Roch, op. cit., p. 139

Pour mémoire SUITE : HISTOIRE D'UNE TRIADE/ LE NOM [...]

La surmodernité selon Marc AUGE

Pour Marc AUGE (44), le lieu (qu'il soit relais et chateau, stade, musée, marché, place...ou moyen de communication : aéroport, métro, télématique) est le point de convergence de la multitude sociale toujours en transit et qui se disperse dans le même mouvement : les lieux autrefois synonymes de fixation de l'identité (pour la famille, la communauté, l'état et l'individu même) d'apprentissage d'un rapport à l'environnement, de mémoire pour les hommes et leurs proches, sont devenus non-lieux, non-identitaires, car dissous dans la frénésie des migrations instantanées, la promiscuité débordante, l'affolement des voyageurs en retard. La force du lieu traditionnel n'est plus. Car la halte, la pause, n'est plus permise dans le monde trépidant. Le modèle est l'homme pressé, le consommateur : d'un coup de carte de paiement il se libère des contraintes de la vie quotidienne pour s'envoler dans le lointain, d'une seule photo il embrasse l'histoire d'une civilisation, d'un message il se fait comprendre par un étranger. C'est l'individu, en détachement de sa communauté identitaire originelle (quelle qu'elle soit : entreprise, famille), qui est la figure centrale de l'esprit du temps mené par le progrès technologique : un individu acheteur de temps, de sensations, de rencontres et d'images

L'individualisation des références est cette énergie de vie dans la société marchande qui fait que chacun peut se libérer du quotidien, consommer, vivre "libre" par la grâce de la carte de paiement, un acte libérateur, un affranchissement instantané du corps social comme seuls les héros mythiques pouvaient le faire dans les sociétés traditionnelles souligne l'anthropologue. Deux phénomènes concomitants participent à cette situation : l'accélération du temps et le rétrécissement de l'espace en conséquence. L'homme ne marche plus, il

convôle. Les symboles, qui sont les racines d'une société, s'effacent devant une autre force : ainsi pour l'esprit des lieux que Marc Augé traque dans notre quotidien pour une anthropologie de la proximité.

L'interprétation sur-moderne du Lieu

S'il est question ici de cet auteur, c'est que l'esprit des lieux, la symbolique du lieu, est à l'oeuvre dans la pratique du tag, dans cet investissement de l'espace urbain. dans quel sens ? Certainement dans le symbolique puisque les outils utilisés pour occuper l'espace sont l'écriture, le nom et la création graphique, avec surtout pour cette dernière, une part esthétique donc un dialogue, entre le graffer et le lieu, le support. A n'en pas douter, la course folle du tagueur dans la ville et l'image appliquée par le graffer avec effort, sont deux modalités du dialogue d'être avec des lieux : les conditions (la nuit, les rues désertes, les lieux les plus risqués, la satisfaction du travail accompli le jour venu, aux yeux de tous) d'un très personnel rapport aux lieux sont ébauchées, un vécu auto-initiatique s'est alors déroulé. L'observateur lui-même, qui "piste" ces tagueurs et graffers dans la ville le ressent !

Pour illustrer le propos pretons attention à la photographie suivante : **Nom de rues, signalétique urbaine, enseignes commerciales, tags et graffitis se juxtaposent sur les murs et racontent une page de notre histoire sociale urbaine.**

Les enseignes publicitaires : depuis la deuxième guerre mondiale chaque société industrielle, chaque petit noyau de production a besoin d'avoir une identité, de communiquer, de par l'internationalisation des marchés. C'est à ce besoin de reconnaissance que répond le design graphique qui fait coexister communication et consommation. Dans le graphisme moderne la marque est cet élément symbolique qui synthétise les aspirations d'un groupe d'activités, d'une société commerciale ou industrielle : qu'il soit monogramme comme synthèse des lettres de l'alphabet (le logotype est une marque écrite en remplacement de la signature), qu'il soit élément figuratif plus ou moins stylisé (une marque illustrée par des outils, des symboles anthropomorphiques), ou qu'il ait un impact visuel (symbole abstrait, concentré graphique) . " *Dans les dernières années d* **L'interprétation sur-moderne du Lieu**

la psychologie des foules connaît deux domaines d'application privilégiés: la propagande d'abord, au service des gouvernants et des idéologies dominantes, la publicité ensuite, au service des commerçants et des industriels " (2). A cette époque il y a coïncidence des buts et des moyens entre industriels, commerçants et artistes. Ces derniers veulent " endiguer, canaliser, organiser plastiquement la vie actuelle qui roule, bouge et déborde à coté de nous " (3). L'art monumental voilà la seule représentation de la vie moderne. Une des voies qui y mène est le renouveau de l'art mural, il trouvera son exutoire dans l'art de la devanture : " la devanture spectacle est devenue une inquiétude majeure dans l'activité du revendeur. Une concurrence effrénée y préside : être plus vu que le voisin est le désir violent qui anime les rues. industriels et commerçants ont senti qu'une vitrine, qu'un grand magasin doit être un spectacle " (4). C'est toute l'histoire de la publicité murale à nos jours (aujourd'hui réglementée pour cause de pollution visuelle).

La signalétique urbaine : les premières réglementations et signaux routiers remontent aux Romains, qui ont leurs mesures, leurs interdictions. Mais c'est au XIXe siècle que le route prend son essor avec les circuits de diligences.

Au XIXe siècle Gustave le Bon écrivait que " l'âge où nous entrons sera véritablement l'ère des foules" . Son livre Psychologie des foules constitue une des premières tentative moderne visant à fonder une théorie du pouvoir sur la manipulation des foules et leur suggestibilité , sur leur incapacité au raisonnement et leur extrême sensibilité à l'image, à l'ordre plastique en général. Lorsque, entre les deux guerres mondiales, les régimes européens vont mettre en pratique cette politique d'homogénéisation des foules préconisée par Le Bon,

Les panneaux se multiplient à hauteur de cocher : petites lettres, petites flèches, petite vitesse. Notre ère commence il y a cent ans avec l'automobile qui impose progressivement son répertoire : indications de direction, de localisation et de danger, obligations et interdictions seront bientôt régies par des conventions internationales. Le pilote est accueilli à l'entrée des plus infimes bourgades par leur nom. La signalétique

souligne le territoire, l'unifie, en rend les frontières un peu plus visibles. Elle assure le passage d'un pays à un autre, d'un bâtiment à l'autre. Après avoir investi lentement l'espace routier c'est dans l'univers urbain qu'elle s'impose. Elle accompagne les plans de circulation, aide l'automobiliste à trouver son but. La signalétique prétend aussi rendre compte de l'esprit du lieu, parfois l'accentuer. Aujourd'hui, les derniers espaces vierges de signes disparaissent, du moins en Europe. Devant l'afflux des visiteurs, même les sanctuaires que constituent les parcs nationaux ont eu besoin de leur médiation (5).

Et ainsi des *tags et des graffs* dont nous avons largement fait le récit. A côté de ses grands récits, la ville se juge aussi, nous l'avons vu, à l'aune des pratiques de ses habitants : la ville est plurielle, objet d'action et d'imagination pour Marc Augé qui convoque à sa suite Michel de Certeau pour qui il existe une " *rhétorique piétonnière* " ou encore Gérard Althabe pour qui les protagonistes de la vie sociale sont à l'intersection d'une pluralité " *d'espaces de communication* " (6) .

NOTES

1. Marc Augé, *Non-lieux*, Paris, Seuil, 1992.
2. Christian Camps, *Perpignan pas à pas : ses rues, ses places, ses remparts*, Toulouse, Horvat, 1995.
3. Eric Michaud, *La fin du salut par l'image*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1992, pp. 136-165.
4. Fernand Leger cité in *La fin du salut par l'image*, op. cit., p 138
5. *Idem.*, p 141
7. Eléments restitués d'un article de Jean-louis Perrier " *Repères et balises, l'espéranto signalétique* " in *Le Monde* du 19 et 20 janvier 1997.
8. Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, 1994, pp. 132-137

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX[...]

2) Sémio-graphie : essai de Topo-analyse

L'autre continuation de ce travail d'enquête est de redonner priorité à l'espace et à la pratique graphique elle-même. Car c'est un espace géographique, affectif, symbolique (pas seulement social) qui est investi par les tagueurs et grapheurs qui nous font alors découvrir la ville et ses rues d'une autre manière : façades, portes, toîts, corniches, panneaux... sont leurs lieux privilégiés d'investigation qu'une cartographie permet de représenter en véritable territoires de nomadismes, nous l'avons vu.

Conclusion : *l'espace social urbain*

Maintenant il s'agirait d'approfondir cette connaissance de surface en s'attaquant à la symbolique de ces lieux tagués, de ces signes d'inscription (comme le font les ethnologues dans l'étude des matériaux d'une culture) : pris un à un n'ont-ils pas une signification toute personnelle pour chaque tagueur ? N'avons-nous pas sous les yeux un véritable dictionnaire de psychanalyse des lieux, chargés de valeurs (chaudes, sombres, isolées, horizontales...) par l'être-tagger ? : *Notre hypothèse est qu'aujourd'hui, en investissant la ville dans ses fondements (murs, colonnes) ces jeunes projettent un certain nombre d'éléments fondamentaux de leur subjectivité. L'imaginaire ne serait ici que l'argument d'une affectivité marquée au sceau de l'habitat et de la famille en amont dont la ville, en ses murs, serait le support privilégié d'extériorisation en aval. Relation dynamique (du lieu vécu - le domicile familial - au lieu investi - la ville) qui se retrouve prégnante dans cette période sensible qu'est l'adolescence et qui serait véritablement objectivée par la pratique de l'espace : celle des marques, des traces, des tags.* Méthodologiquement encore, c'est une véritable "topo-analyse" que nous pourrions réaliser alors : pour un essai de topo-analyse nous renvoyons à l'étude réalisée en son temps par Gaston BACHELARD sur la *"maison, figure des espaces d'intimité"*, qui nous aura largement influencé dans le présent travail.

3) Anthropologie de la communication ?

Le dernier point, essentiel, serait de donner une place au tag et au graff dans l'histoire de la communication graphique. S'ils coexistent, nous l'avons vu, avec des marques contemporaines de communication tels les *noms de rue, la signalétique urbaine, l'affichage publicitaire* sur le champ d'une "ville-communication" aujourd'hui, longue est l'histoire anthropologique des marques ayant rassemblé ces 3 instances symboliques que sont *l'Écrit/image, le Nom, le Lieu* :

art pariétal, muralisme mexicain, marques des tailleurs de pierres au Moyen-Âge, sigles des Roses-Croix, linteaux des Pyrénées, ornements divers (cylindre-sceau, Grottesques), jusqu'aux mouvements artistiques modernes (Lettrisme, peinture-mot, Futurisme, art du pôchoir)... L'histoire des formes de la communication (embryonnaires comme le tag ou par l'image comme avec le graff et les fresques) nous interpelle ici et il serait intéressant d'y faire appel pour, pourquoi pas, relancer l'intérêt post-moderne pour ce phénomène hautement symbolique du tag et des graffs (*A titre indicatif voir le site Internet consacré à une histoire des formes d'écritures <http://ile-aux-ecritures.ifrance.com>*).